

Présentation

Canne à sucre en Caraïbe

Héritages et recompositions

Modesta SUÁREZ / Jean-Christian TULET

Université Toulouse - Jean Jaurès

PEU DE RÉGIONS SONT AUSSI populaires, à défaut d'être réellement connues, que le monde caribéen, y compris par le grand public. Alors qu'on lui rattache des images forcément paradisiaques, de pittoresque tropical et de musique trépidante, a-t-on définitivement dépassé l'ancienne malédiction de la canne ?

La fascination pour la Caraïbe n'est pas nouvelle. Elle est consubstantielle à la découverte des Amériques. Dès le début des temps modernes, les « Indes Occidentales » se prêtaient à toutes les rêveries, à toutes les utopies, mais aussi à des préoccupations beaucoup plus matérielles avec des espoirs d'enrichissement très rapides. Parfois également le retour au concret se soldait par des tempêtes financières majeures. Cependant, cela ne changeait rien à l'intérêt que l'on pouvait porter à ces territoires, pour lesquels des empires se sont battus durablement. C'était une époque où quelques îles, pourtant de dimensions modestes (Cuba, la plus grande d'entre elles, couvre une superficie un peu supérieure à celle du Portugal), ou même très modestes (La Guadeloupe, qui est loin d'être la plus petite, correspond environ au tiers d'un département de Métropole), présentaient bien plus d'importance que les « arpents de neige » du Canada.

Le monde scientifique n'échappe pas à cette fascination. Il est vrai que peu d'espaces présentent autant de diversité sociale, culturelle ou même politique que l'ensemble antillais. Si les enjeux ont changé, le contrôle de tout ou partie de cet ensemble demeure fondamental pour les grandes puissances du moment. Résultat de ces affrontements actuels ou passés, l'émiettement politique y atteint un degré exceptionnel, avec des îles-Etats parfois minus-

cules, mais également avec des systèmes de gouvernement très différents, depuis l'un des derniers bastions du communisme, jusqu'aux « paradis fiscaux » parmi les plus actifs de la planète. La diversité s'observe également dans l'usage des langues parlées dans le reste du continent américain, que viennent enrichir les créoles.



Figure 1

Source : Faostat, <http://www.fao.org>

Yves Lacoste, dans un numéro spécial de la revue *Hérodote*¹, numéro déjà ancien mais qui a fait date, qualifie le monde caribéen de « Méditerranée américaine », en reprenant une terminologie déjà employée par Humboldt. Il souligne ainsi l'analogie entre les deux « méditerranées », en termes, non seulement de taille similaire, mais surtout d'espaces de démarcation entre des sociétés et des cultures différentes. Il pointe surtout la « discontinuité géopolitique d'importance planétaire », celle qui sépare le monde dit développé et celui que l'on appelait alors sous-développé.

Quelques années plus tard, Glissant utilise la même analogie entre espaces caribéen et méditerranéen, pour construire une relation bien différente. Là où la Méditerranée s'est constituée, selon lui, en culture-racine dont les résultats devaient davantage aux rapports de force et à une verticalité de la force, Glissant fait le pari d'une Caraïbe où la relation est plus horizontale et où l'identité devient rhizome : « Il ne s'agit pas de se déraciner, il s'agit de concevoir la racine moins intolérante [...] Ça veut dire qu'on peut exister comme identité sans exister comme force »². Dans son sillage, d'autres intellectuels, poètes et essayistes repenseront le lien qui se tisse entre la Caraïbe et le reste du monde.

Dans cette perspective, où la canne à sucre appartient bien sûr à un système imposé, appartenant à une relation politique et économique ancienne, peut-on imaginer qu'elle puisse devenir aujourd'hui un élément parmi d'autres dans cet

1. Lacoste, Yves, « Editorial : les deux Méditerranées », *Hérodote*, n° 27, Paris, 1982, p. 3-15.

2. Glissant, Edouard, *L'imaginaire des langues*, Paris, Gallimard, 2010, p. 40 et 46.

univers qui se « créolise » (autre élément essentiel de la pensée de Glissant), en ce sens qu'il pourrait changer en s'échangeant ?

La diversité de ce monde constitue donc paradoxalement une de ses caractéristiques fondamentales. Pourtant, au-delà de celle-ci, les éléments qui lui sont communs nous semblent particulièrement importants, dont l'une des expressions se rencontre avec la présence généralisée d'une population majoritairement noire ou métissée (y compris sur la plupart des littoraux du continent). Une présence qui est la conséquence directe d'un système de production ayant régné durant des siècles, celui de la production du sucre. Ce dernier marqueur unifie l'ensemble caribéen et lui confère son originalité majeure.

Alors même que le modèle de production de la plantation s'est constitué depuis des siècles – et en dehors du monde caraïbe –, il est peu de régions où les héritages, qu'ils relèvent de l'économique, du social ou du culturel, soient aussi importants. Associées à un système coercitif, peu de spéculations agricoles ont engendré une configuration socio-spatiale aussi marquée, aussi particulière que celle de la canne à sucre. Produit pondéreux, relativement bon marché, mais à forte demande, les coûts de productions du sucre devaient et doivent se situer au plus bas possible, avec des points d'exportation les plus proches des lieux de production. Les littoraux et les îles dotés de précipitations suffisantes ont donc constitué les emplacements les plus aptes à cette culture. La grande exploitation esclavagiste était-elle une fatalité ? Sûrement pas ! Il est possible d'imaginer une culture paysanne de la canne à sucre. On la rencontre aujourd'hui en de multiples endroits. Mais les conditions historiques, tout autant que les conditions de production (avec des règles strictes, excluant dans la pratique toute autre activité) ont fait que cette canne a été un des produits permettant la mise en place de la grande plantation, la main-d'œuvre africaine s'avérant pendant longtemps la moins onéreuse.

Ce système de plantation esclavagiste se rencontre en bien des endroits du monde tropical. Toutefois son expansion, on pourrait même dire son épanouissement, n'a jamais été aussi évident que dans la Caraïbe. Là, s'expriment de la manière la plus explicite des rapports sociaux spécifiques, profondément inégalitaires, s'accompagnant d'une culture originale, génératrice de discours, de représentations, qui bien souvent mettent en réseau le politique et le littéraire. Leurs caractères demeurent extrêmement marqués encore actuellement, longtemps après la disparition de l'esclavage et après l'effondrement de la production sucrière dans la plupart des pays, notamment insulaires.

Mais quelle est la part des héritages ou des renouvellements de ces sociétés et de ces formes dans la Caraïbe actuelle ? Ce dossier de *Caravelle* se veut une contribution et une relecture de ce système traditionnel, au début du XXI^e siècle. Et d'abord, où en est aujourd'hui la culture de la canne à sucre dans le monde caribéen, particulièrement dans les îles qui constituaient le cœur du système ? Si le sucre a longtemps été le « maître incontesté de la Caraïbe », ce n'est absolument plus le cas

aujourd'hui. On n'observe aucune relance, pas même par la transformation de la canne en bio-diesel, comme cela se passe de manière aussi spectaculaire au Brésil.

Dans son texte, « La fin de l'empire du sucre dans les îles de la Caraïbe », Jean-Christian Tulet souligne cet effacement, tout particulièrement dans les milieux insulaires, à de très rares exceptions près. La production se situe ailleurs dans le monde, en particulier dans le Centre-ouest du Brésil ou en Inde. La fin de l'esclavage dans l'aire caribéenne a porté un coup irrémédiable à ce « paradigme productif », malgré le recours à de nouvelles sources de main-d'œuvre, guère mieux loties parfois. Mais ses conséquences se font sentir encore très largement. Ces espaces autrefois sucriers constituent le cœur d'une Amérique noire, dotée d'une personnalité et de pratiques socio-culturelles originales.

Dans « Révolution et migration : la route du sucre dans les Amériques », Nathalie Dessens évoque une période majeure de la diffusion du système sucrier esclavagiste, avec les conséquences de la révolution haïtienne à la fin du XVIII^e siècle. La chute de « la perle des Antilles » provoque un redéploiement de la production sucrière dans cette région, par l'intermédiaire de transferts de populations dotées des connaissances permettant ailleurs la mise en place de nouvelles plantations esclavagistes. C'est le moment où la production sucrière s'accroît dans beaucoup d'autres pays de la région, en particulier en Jamaïque et à Cuba. C'est également le cas de la Louisiane, qui offrait aux immigrés une société linguistiquement, culturellement, religieusement et institutionnellement proche de celle qu'ils avaient quittée à Saint-Domingue. Où l'on perçoit combien les phénomènes migratoires intra-caribéens ont joué un rôle majeur dans la diffusion et l'établissement du système de production sucrière.

Avec « Poétiques mémorielles et imaginaire collectif : canne à sucre et émancipation en Caraïbe », Sandra Monet-Descombey Hernández met en regard les évolutions des thèmes abordés dans la littérature et les situations socio-économiques propres de la Caraïbe, centrant essentiellement son propos sur le XX^e siècle. Si elle souligne la distance considérable qui existe entre une « culture romantique du paysan blanc, *guajiro* à Cuba, *jíbaro* à Porto Rico » et la réalité de la traite et de l'esclavage, largement occultés au XIX^e siècle, elle insiste, pour le siècle suivant, sur une production littéraire bien plus articulée aux transformations des économies de plantation néo-coloniales, prenant en compte les réalités nationales, les identités transculturelles et le patrimoine régional, la canne jouant le rôle de marqueur de la spécificité créole. Symbole mémoriel, elle se développe aussi en tant qu'image « de fertilité et de nutrition ». Des auteurs comme Guillén mais aussi Césaire ou Pedro Mir, entre autres, constituent les lignes de force de cette partie de la réflexion. Car à ces « cultures nées de la plantation » vont succéder d'autres motifs connotés davantage par leur africanité que par leur américanité. La canne et la plantation restent emblématiques lorsqu'il s'agit de composer une mémoire collective. À leurs côtés, on voit apparaître des formes romanesques plus urbaines, liées à diverses diasporas, une littérature également plus conceptuelle où fleurissent les essais qui s'attachent à construire cette proposition d'*antillanité* (Glissant) ou de *caribeñización* (Rodríguez Juliá).